

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 8

Artikel: Au bal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ENTRE NOUS, VOISINE...

ES temps derniers, le Conteur a publié un excellent article sur la danse. L'avez-vous lu, voisine? Entr'autres choses l'auteur remarquait que les danses d'aujourd'hui n'ont plus la gaieté de celles d'autrefois, et cela m'a fait songer à cette soirée que vous offrites à votre fille pour fêter ses seize ans. C'était un bal de jeunes, frais comme l'avril, joli à souhait, paré de visages fleurés et de gracieuses toilettes. Et pourtant, quelque chose y manquait, quelque chose qui pourrait bien être, en effet, la gaieté, la franche gaieté jaillie de l'insouciance des cœurs, du plaisir, du jeu, de ce qui enfin faisait précisément l'objet de cette fête.

Il se peut en effet que le manque d'entrain des bals modernes vienne en partie de la difficulté de leurs danses. A force de raffiner, on en fait un divertissement problématique qu'on résoudrait avec les pieds. Le « jeune homme qui danse bien » m'a confessé l'autre jour que le secret de son succès venait de ce qu'il ne parle jamais en dansant et qu'il ne danse qu'avec la jeune fille qu'il a « dressée ».

Cependant, à côté de cette cause, j'en vois une autre, dont les jeunes filles, cette fois, seraient responsables: la vanité... Entre nous, voisine, avouez que l'autre soir votre fierté maternelle n'a été pleinement satisfaite qu'avant l'entrée au bal, au moment où votre fillette vous est apparue dans toute sa grâce, mais sans points de comparaison. Et, cette fierté, d'ailleurs très justifiée et très naturelle, est tout à coup descendue de plusieurs degrés à l'approche miroitante d'une robe de satin! et celle de votre fille n'était qu'en mousseline!... Par surcroît, la jeune personne somptueuse était jolite et dansait bien. Du coup, votre Colette n'était plus la reine du bal, et votre plaisir était gâché! Le pire, c'est que la chère petite a subi l'influence de votre déception. Ses yeux ont cessé de briller de joie pour s'attacher à sa « rivale », son joli sourire a disparu. Pourtant elle avait du succès, mais une autre en avait plus qu'elle.

Voisine, les mères intelligentes sont encore les meilleures éducatrices... Pendant qu'il en est encore temps, enseignez à votre fille la douce science du contentement et de la gaieté. Enseignez-lui qu'il est mille fois plus sage de profiter joyeusement du plaisir qui s'offre plutôt que de le laisser s'effriter en enviant celui des autres. Dites-lui encore qu'il n'est pas de plus belle parure que la « joie », et que c'est la robe qu'on ne doit qu'à soi-même qui l'accompagne le mieux; j'entends la robe appropriée qui ne recèle ni vanité, ni soucis, ni sacrifice vain.

Voisine, souvenez-vous, quand nous dansions la polka en jupes de percale, étions-nous assez folles, assez jeunes, assez gaies! Nous sommes-nous assez amusées?

Puissent les enfants d'aujourd'hui connaître la franchise de nos rires... Voisine, rappelez-vous... les gaies jeunes filles que nous étions.

L'Effeuilleuse.

AU BAL. — Vous avez un frère, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, madame.
— Un seul?
— Oui, madame.
— C'est étonnant, j'ai posé dernièrement la même question à Mademoiselle votre sœur qui m'a répondu qu'elle en avait deux.



ONCORÀ LÈ MEIDZO

AUTR'HI vo z'è fé on coupliet su lè mädzo et lè meidzo. Ein a de cliiau que l'ant liézu cein que m'ant de: « Tot parâi, Marc à Louis, vo crède que lè meidzo ne sant pas dâi fin coo et que ne pouant pas guérié tote lè maladi et lè douleu! Eh bin! l'è bin veré et i'è cogniu on meidzo que l'étâi on tot rusâ et suti à tsavon et que bin dâi mädzo n'arant pas pu pidâ avoué li. »

Et m'a racontâ cein que vo vu dere.

— Clii meidzo l'avâi à nom Pecechá et l'avâi dâi tsaland à reveindre. Lè dzein débrenâvant pas de tsi li. De l'auga âo né l'étâi onna pararda d'homme et de femme que l'avant ti laur petita botolhietta d'iguie de dzein. Pecechá la pregnâi, la clièrive on bocon âo dzor, cliiousâi on get, lo nâ regregni et lo mor refregnu et ie desâi:

— Vo dusse cliioisî de la piauta gautse!

Aô bin:

— Vo dussa avâi dâi douleu dein la rita!

Aô bin oncora:

— Vo z'âi oquie à la coupita dâo dzênâo.

L'affère manquâve pas. Pecechá l'avâi vu cein dein l'iguie. Adan po lè guéri, fasâi 'na prèire, po cein que l'étâi guèrisseu pè la prèire.

On coup l'étâi vègnâi on certain Cougnottet de pè La Coûta. Pecechá preind la botolhie et lâi fâ, quand l'è que l'eût devortolhiâ:

— Vo n'ite rein bin!

— L'è veré, su bin avau!

— Voutron mau l'è prévond, lo vo garanto.

Et Pecechá sacozâi la botolhietta iô lâi avâi rein qu'onna gottetta âo fond.

— L'è tot cein que vo z'âi pu apportâ d'iguie? Je vâyo prau iô l'è voutra maladi: vo pouâide pas pesî?

— L'è justameint cein que i'è.

— Et pu lè rognon vo fan mau?

— Onna mau de voleu.

Pecechá sacozâi adî et fasâi ètat de doutâ lo boutson que l'étâi eintatsî avoué dau legnu.

— Vo z'ite cordagnî, que lâi fâ.

— Mâ, dite-vâi, vo, vo z'ite lo bon Dieu, vo devè-nâ tot, rein que de vére mon iguie.

Pecechá fasâi asseimblant de rein oûre. Guegnive lo papâi qu'envortolhîve la fioûla et qu'étâi 'na gazetta que l'étâi marquâ: *La Presse Libre*.

— Vo z'ite dzouveno radicat, que lâi dit.

— Et vo sède cein! L'è on merâclio. N'aré jamé cru qu'on pouâve tot cein trovâ dein de l'iguie de dzein.

Lo papâi l'avâi èta marquâ pè la pousta avoué dâi lettre que l'étant su 'na petita beinda et que l'è-tâi lo nom dau velâdzo.

— Voutron iguie resseimble on bocon âo vin de Mordze: vo ne sarâi pas de pè La Coûta, per hasâ?

— Que chechet que lâi su. Quin hommo tot parâi!

— Voutra maladi vint dan de cein que vo ne

pouède pas pesî. Vu vo fère onna prèire et vo revindra deçando que vint.

Dou dzo aprî Cougnottet revegnâi maigro quemet dâi z'ètsile de tsè. N'avâi rein que lo mouno et lo ran.

— Monsu Pecechá, que lâi fâ, crâio que vo z'âi prèi traou rudo devant-hiè. Lâi a dou dzo que mè su pas arretâ de pesî. L'outra nè, mè su relèvâ dou pas arretâ de pesî. L'auto nè, l'è reimplliâ duve pucheinte mitre à caïon, on baignolet, lo seillon âo vi, dou coquemar, la groch'ècouèla à sang, la vilhie toupèna, on bolion et la maîtè d'on tenot. Vigno à rein. Vo z'âi traou fé de prèire.

— Cein sè pâo bin, fâ Pecechá. Ie vé deprèi on bocon.

Pecechá l'a dan deprèi et l'affère l'è bin z'u.

Marc à Louis, du Conteur.

OU EST LE DANGER?

ES lignes ci-dessous sont extraites d'un article de M. Adrien Jaquero, à Auvèrnièr, publié dans le numéro de février de l'*Echo des Alpes*, sous le titre: « Le danger de la montagne ».

Le danger n'existe pas pour l'individu; il n'existe qu'au point de vue statistique. Vous criez au paradoxe? Voyez plutôt:

J'ai gravi jusqu'ici un grand nombre de sommets des Alpes; j'ai fait plusieurs longs vols en avion; j'ai navigué à voile durant des bourrasques; il ne m'est rien arrivé. C'est donc que, pour moi, ces actions ne présentaient aucun danger. Je n'étais pas celui, sur quelques milliers, qui périt annuellement en Suisse dans de pareilles circonstances. Je ne peux pas dire, bien entendu, qu'il en sera de même dans la suite. Si le Bietschorn ou l'Aiguille Verte ne m'ont fait aucun mal et présentaient donc rigoureusement pour moi un danger nul, je périrai peut-être avant la fin de l'année au Luisin, qui n'est pourtant pas réputé dangereux, ou en tram. Le Luisin, le tram, présenteront alors pour moi le danger absolu.

Vous-même avez fait la grande guerre dans la légion étrangère, sans une blessure, et vous serez tué demain par un pot à fleurs, en passant dans la rue. Qu'est-ce qui était le plus dangereux, pour vous, des obus et des balles ou de la promenade en ville? Sur cent soldats de la Légion, c'est entendu, 95, en moyenne sont tués à la guerre, et pas un par un pot à fleurs. Mais je voudrais vous entendre parler du danger lorsque vous aurez été assommé par le pot! et je souhaite vivement de trouver le pied de table qui me permettra, à ce moment-là, de me mettre en rapport avec vous...

Je voudrais, encore par un exemple, faire toucher du doigt la différence essentielle qui existe entre le cas individuel et le cas moyen.

Tout étant imprévisible, dans la classe d'accidents qui nous occupe, et inévitable, on peut y ranger des événements heureux que l'on constate aussi bien que les autres, des accidents favorables, si vous voulez, tout aussi imprévisibles, et dont l'existence conduit à de curieuses réflexions, qui montrent, en tout cas, que dans ce domaine, on peut se tromper grossièrement et courir à la mort en pensant être prudent sur la foi des statistiques portant sur un grand nombre de cas.